

Les apories de l'égalité

Le philosophe et ses pauvres de Jacques Rancière. Flammarion, « Champs », 315 p.

La philosophie déplacée. Autour de Jacques Rancière. Sous la direction de Laurence Cornu et Patrice Vermeren, Éditions Horlieu, 523 p.

Georges Leroux

Number 220, May–June 2008

Jacques Rancière : le dissensus à l'oeuvre

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16917ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Leroux, G. (2008). Les apories de l'égalité / *Le philosophe et ses pauvres* de Jacques Rancière. Flammarion, « Champs », 315 p. / *La philosophie déplacée. Autour de Jacques Rancière.* Sous la direction de Laurence Cornu et Patrice Vermeren, Éditions Horlieu, 523 p. *Spirale*, (220), 29–30.

Les apories de l'égalité

**LE PHILOSOPHE ET SES
PAUVRES** de Jacques Rancière

Flammarion, « Champs », 315 p.

**LA PHILOSOPHIE DÉPLACÉE. AUTOUR
DE JACQUES RANCIÈRE**

Sous la direction de Laurence Cornu
et Patrice Vermeren
Éditions Horlieu, 523 p.

par **GEORGES LEROUX**

Qu'on ne s'y trompe pas : les pauvres dont il est question ici ne sont pas ceux dont le philosophe devrait faire l'objet de sa sollicitude, mais au contraire ceux dont il ne veut plus avoir à s'occuper. Le geste par lequel la philosophie, depuis Platon, a enfermé dans la non-pensée les travailleurs manuels n'a rien de compatissant. Il s'agit en effet d'une classification, d'une mise en ordre destinée d'abord à exclure et à reléguer dans une zone, aussi claire que la spécialisation dont elle se nourrit, tous ceux qui ne sauraient aspirer au seul luxe véritable, celui du désœuvrement. Jacques Rancière a fait de ce geste l'insigne philosophique par excellence, il n'a cessé d'en débusquer les tours et les ruses, et même quand il s'en est éloigné de la manière la plus concrète pour s'intéresser à ces ouvriers vivant dans l'intelligence du monde, il a continué de dénoncer à rebours les arrogances dont la philosophie s'est constituée dès son origine. Publié d'abord en 1983, *Le philosophe et ses pauvres* est aujourd'hui réédité avec une préface qui en ressaisit l'actualité. Avec le recul désormais acquis par l'œuvre qui a suivi, on voit tout ce que ce livre annonçait et tout ce qu'il a rendu possible. Il est temps de le relire, mais aussi peut-être de le raccorder aux entreprises plus récentes de Rancière sur le travail des mots et sur les figures exemplaires de la parole ouvrière. Cela, nous pouvons le faire grâce à un ouvrage collectif qui recueille les lectures de tous ceux qui furent réunis à Cerisy par Laurence Cornu et Patrice Vermeren. Parmi eux, peu de critiques, mais des *indisciples singuliers*, selon l'heureuse formule des éditeurs.

De cette pensée, la fiction fondatrice de Platon est pour ainsi dire le déclencheur. Du mensonge qui la met en branle, Jacques Rancière ne tient pas tant la prétendue noblesse que l'effet dévastateur. Ce mensonge, rappelons-le, consistait à présenter la différence sociale comme une différence de nature et à la justifier comme une nécessité pour l'avènement de la cité juste. C'est uniquement en respectant le principe de la tâche propre que les classes allaient pouvoir évoluer dans une harmonie qui leur apporterait, à toutes, le bonheur. Mais ce bonheur ne serait pas le même pour tous, puisque les artisans producteurs, limités par essence aux activités de la fabrication et du commerce, ne sauraient prétendre aux honneurs des guerriers, et encore moins aux plaisirs désintéressés des philosophes rois. On reconnaît dans cette attention obstinée aux figures du classement et de la séparation le thème nourricier de l'œuvre de Rancière : comment la philosophie, sous l'apparence de la poursuivre, ne cesse de refouler l'égalité. Il est ici question de toutes les égalités, dans l'œuvre comme dans la jouissance, et l'histoire de la philosophie, une fois accomplie la séparation platonicienne des vertus, n'a fait qu'approfondir les clivages isolant les ascètes du pouvoir divin et les aliénés de la production. Une obsession partagée par Hannah Arendt, qui déjà montrait le caractère pernicieux de toute glorification de la *vita contemplativa*, quand elle s'énonce au mépris du vulgaire manuel.

Dans ce livre, la fiction platonicienne n'est pas la seule. Jacques Rancière en retrace la postérité paradoxale chez Marx et jusque dans la sociologie démystificatrice de Pierre Bourdieu, dont il montre lucidement qu'elle la reproduit de manière encore plus radicale. Cette proposition, on le sait, a engendré tout un débat. Comment la critique des privilèges de l'élite pouvait-elle s'entendre comme leur reconduction même ? Parce qu'elle ancre à nouveau dans une naturalisation des qualités la division an-

cienne, la sociologie de Bourdieu ne fait qu'en reproduire les clivages inversés. Elle aussi assigne des lieux, produit des natures. Le langage de cette critique a choqué, n'allait-il pas à l'encontre de cette jouissance du renversement des élites ? N'était-il pas dans son geste même une adresse au pouvoir, qui accomplissait la critique amorcée par l'œuvre de Marx ? Rancière montre que Marx a au contraire creusé davantage, en l'essentialisant, le fossé qui sépare l'être du travailleur du loisir bourgeois : « Chez Marx, la "sensibilité" à laquelle le peuple s'identifie ne s'éduque en revanche que par sa totale déshumanisation. Le "propre du travail" s'identifie à l'absolu être-autre du travailleur. » C'est sur la base de cet essentialisme que la critique de l'œuvre de Bourdieu peut proposer d'y retrouver les clivages platoniciens. Marx n'est donc pas le penseur de l'égalité qu'on attendrait, et sa pensée se transforme en « marxisme des savants », condamnée à reproduire l'analyse interminable d'une critique légitime. L'écart n'est jamais comblé, l'avènement de l'égalité, au sein même du travail, n'est jamais pensé. Ce que Rancière appelle « le grand écart de la pensée démocratique entre les raisons de l'égal et les raisons du meilleur » devient dès lors l'aporie sur laquelle bute tout effort de dépasser le mythe fondateur qui sépare le philosophe de ses pauvres. Prisonnier du pouvoir de la « sociocratie », Bourdieu échoue là même où il présente la certitude de réussir, c'est-à-dire dans le déplacement des privilèges et la proposition de l'égalité.

La galerie des figures, la vérité du sensible

Ce beau livre fut suivi par une chronique qui en déployait toutes les prémisses : dans *Le maître ignorant*, Jacques Rancière allait à la rencontre de ses pauvres à lui, en faisant le pari de les rencontrer. Cela aurait été impossible sans le travail recueilli dans *La nuit des prolétaires*. Pour le présenter sans biais, il faudrait d'abord en établir la prosopographie autant que les scènes chaque fois particulières : la nouveauté consistait alors à rendre possible une proximité des sans-nom par l'introduction de leur nom propre, au sein même de l'œuvre de pensée. Gauny, Jacotot, et tous les autres qui furent ainsi amenés à dire leur parole, à proposer leur récit, sont d'abord des figures de ces « révoltes logiques » au sein desquelles doit s'opérer la restitution de la parole. Condition primitive de la politique, cette parole établit la part des sans-part, le « parti des pauvres ». Seul ce partage peut restituer l'égalité perdue dans la destitution qui équivalait chez Platon au mutisme des dépossédés. Peu de livres auront été aussi importants dans ces années, même s'ils furent grandement recouverts

par l'ombre des derniers ouvrages de Michel Foucault. Ils avaient pourtant un horizon semblable d'émancipation ou de désaliénation, puisant dans la même tradition critique. Dans l'histoire de ces années où la pensée française fait ce pas vers une liberté concrète, le travail de Rancière apparaît en effet comme le seul à entrer « pour vrai », c'est-à-dire par le langage, dans l'atelier de l'artisan. Pas seulement par la variété des métiers du monde, mais encore et surtout par le refus de la rupture entre le métier et le langage. Il est ici question d'une compagnie de ceux qui font au sein même de l'égal. On lira en ce sens les remarques si justes de Stéphane Douailler sur ce monde habité, du menuisier Gauny au cinéaste Godard : « *prenant appui sur l'égalité démocratique, [Rancière] retrempe la philosophie dans la capacité de la violence ouvrière à nommer quelque chose* ».

De tout ce qui surgit alors par le moyen de ces figures concrètes, le plus important est sans doute la place renouvelée de l'éducation. Comme Alain Badiou le montre avec beaucoup de finesse, la question doit être définitivement rapatriée : de ses propriétaires platoniciens, elle devient la responsabilité de ceux-là mêmes qui revendiquent le savoir, le but étant un processus constant de construction « *d'un collectif des conséquences d'une déclaration égalitaire située* ». Ni violence du Maître Un, ni anarchie des savoirs spontanés, voire de la multitude à la Negri, l'éducation est un « fragment de la politique ». Cette proposition peut-elle être reçue sans qu'on la soupçonne de constituer une utopie supplémentaire, assortie d'un romantisme néo-dix-neuviémiste ? Relire Mallarmé comme on relirait Fourier, voire Blanqui, n'est-ce pas se satisfaire un peu rapidement d'une illusion de renversement ? Alain Badiou n'hésite pas, et c'est la richesse de son texte, à relire l'histoire militante qui le relie à Rancière comme l'histoire de la connexion des intellectuels et des ouvriers, toujours déjà marquée par son maoïsme de départ et, chez l'un comme chez l'autre, comme une relation de désaveu face à Althusser. De ces deux-là, dans la distance où nous nous trouvons ici, on souhaiterait pouvoir lire une autobiographie, un récit d'actions et de débats, pas seulement ces phrases sophistiquées et saturées d'auto-références, car on soupçonne un sous-texte historique qui pourrait nous instruire. En l'état cependant, il est pratiquement impossible de le restituer si on n'a pas vécu ces années-là avec eux.

N'est-ce pas d'ailleurs un symptôme, à tous égards parlant, que pour nous, ici au Québec, les derniers à parler furent Michel Foucault et Jacques Derrida ? Non qu'ils fussent seuls, mais sans doute seuls à parler dans la solitude philosophique, dans son pouvoir propre ; Jacques Rancière comme Alain Badiou, dans leurs déplacements incessants hors de « la discipline », prenant le risque d'une absolue étrangeté hors du « philosophique », pouvaient-ils

même être entendus ? La sortie du marxisme militant n'avait pas besoin d'eux, et pourtant Rancière était lu et continue de l'être. Je pense à Michel van Schendel, à Pierre Ouellet. Ce symptôme mériterait un retour sur une autre histoire, qui est celle du parti des sans-part ici même, au Québec de la solidarité et de la lucidité. Beaucoup de luttes ont ici pris appui sur les écrits de Michel Foucault, du travail dans les hôpitaux psychiatriques aux interventions dans les prisons, mais alors que tout en France cherchait d'abord une libération des tutelles de l'État, il y avait d'abord ici une requête d'État, une demande. Tout ce qui chez Foucault comme chez Rancière était appel à une subjectivité transgressive, à une invention d'une identité singulière ou à la formation d'un style de vie, tout cela pouvait être entendu, certes, mais privé de confrontation avec le pouvoir d'une République et après deux affaissements référendaires consécutifs, n'avait plus aucune fécondité politique. La galerie des ouvriers de Rancière trouvait pourtant dans l'autobiographie de Fernand Dumont une résonance on ne peut plus matérielle, puisqu'elle y rencontrait une réelle fraternité dans l'émancipation, mais je ne connais ici que les travaux de Michel Freitag et de ceux qui ont travaillé dans son séminaire que je pourrais citer comme des relais d'un souci d'une pensée concrète de l'égalité et de l'émancipation. Toute la philosophie politique qui se fait chez nous est étrangère à cette problématique et entièrement déployée, à l'américaine, à l'intérieur des catégories du libéralisme et des droits. Le langage de Rancière y apparaît certainement comme le récit d'un autre pauvre, car à l'intérieur de la philosophie, il y a encore des pauvres.

Quand on traverse l'ensemble des notes, portraits et études recueillis lors de ces journées de Cerisy, on prend la mesure de la complexité de l'œuvre de Jacques Rancière. Qu'on pense seulement à la place qu'y tiennent la littérature, la musique, le cinéma ! Il était peu probable que le philosophe veuille et puisse y réagir en conclusion de cet imposant ouvrage autrement qu'en revenant sur quelques dispositifs fondamentaux de son travail : c'est ce qu'il propose dans un texte important, « *La méthode de l'égalité* ». Sommé ou presque de définir sa posture comme philosophe critique, Rancière en isole trois moments déjà présents chez le jeune Marx : le moment kantien, c'est-à-dire le privilège de l'universel ; le deuxième moment, celui de Feuerbach, ou la déstabilisation de l'universel par le particulier concret, l'homme producteur ; et le troisième, proprement marxiste, la dénonciation des opérateurs-sujets, comme « homme » ou « universel ».

Dans chacun de ces moments, Rancière reconnaît un volet de son travail, une forme de son projet, mais c'est surtout dans la critique scientifique du marxisme qu'il a trouvé l'objet de sa propre critique : comment sortir du cercle infernal de la domination causant l'ignorance, et de l'ignorance causant la domination ? En étudiant les figures de l'émancipation ouvrière, il a mis en relief les limites introduites par le temps, par la condition ouvrière elle-même. Le menuisier Gauny, figure exemplaire de cette œuvre, « *en prenant le temps d'écrire que le temps ne lui appartient pas* » va ouvrir un autre temps. Ainsi est enfoncé un premier coin dans le processus de l'émancipation, un premier desserrement du rapport, un premier détissage de l'intelligible et du sensible. Engagement envers le singulier, effort pour rejouer autrement l'universel. La phrase finale est ici aussi claire que drue : « *Il n'y a pas de lieu propre de la pensée.* » Cette phrase se transforme immédiatement en une question rétrospective : « *Si l'on pense ainsi la puissance de l'égalité, telle qu'elle se découvre dans la spirale de l'émancipation, comment faire pour préserver cette puissance, pour prolonger la spirale ?* » À cette question, il n'existe qu'une réponse, celle du menuisier Gauny : le projet égalitaire d'une appropriation au sein même du langage. ●